

2

8B
24

jean chambon

332

la sentinelle

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR



JEAN CHAMRON

LA SENTINELLE

*Assurance
Société*

12332/

16.52

33233

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

21, rue Garibaldi

PARIS - 11^e

DL-23 2 1970-05209

RECEIVED

1917-1918

JEAN CHAMBON

LA SENTINELLE

roman

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR
8, rue Garancière
PARIS

JEAN CHAMBERLAIN

LA SENTINELLE

ROMAN



CHRISTIAN BOURGOIS EDITIONS
& the Chamberlains

© Christian Bourgois, 1970.

*A la mémoire de
Jean-Michel Mestrallet
et Françoise Siwczak*

A la mémoire de
Jean-Michel Monod
et François Szwed



Aurélien connaissait en lui ce défaut, ce trait de caractère au moins, qui faisait qu'il n'achevait rien, ni une pensée, ni une aventure. Le monde était pour lui plein de digressions qui le menaient sans cesse à la dérive. Les volontés les mieux formées, les décisions échouaient là devant. Ce n'était pas de l'irrésolution. Mais sollicité par tout, à quoi se serait-il borné ? Il ne s'était pas plus tôt formulé une vérité certaine, que l'incertain lui en paraissait, qu'il était prêt à parier contre lui-même, à épouser la certitude inverse.

ARAGON.

Améliorer continuellement les conditions de travail et de vie des ouvriers, et leur permettre de participer à la gestion de l'entreprise. Ce n'est que par la coopération et la collaboration que l'industrie peut prospérer et servir le bien-être de la nation.

1920

CHAPITRE PREMIER

Une perspective fuyante, toujours changeante, inégale de jour comme de nuit, compose des murs d'effroi, des échos compliqués, des sonorités bizarres, des images imprévues. Un esprit faible y verra le miroir de sa propre confusion. Un esprit fort, l'artificielle architecture du mystère.

Pour se rendre au fort de Bruques, il faut, quelle que soit la dextérité du chauffeur vous y conduisant, une douzaine de minutes. Depuis S... sept ou huit suffisent.

Le fort affecte la forme, semble-t-il classique, du polygone ou, si l'on préfère, d'une étoile régulière dont chaque

extrémité s'avancerait jusqu'à former un point d'observation d'une valeur sensiblement égale aux autres.

La construction du fort remonte à l'époque impériale, la seconde. Le fort faisait partie d'une ceinture fortifiée autour de Paris dont il reste d'autres vestiges plus désuets. J'ignore si à l'époque des désastres le fort fut investi par les Prussiens, mais à moins de reddition ce ne fut pas sans possibilité de résistance.

Il serait tentant de peindre le fort sous un aspect ténébreux et sauvage, doubler le paysage de quelque montagne abrupte qui rendrait muet l'observateur par son caractère grandiose, mais il n'y a que des champs, autour. Et si une troupe manœuvre dans les environs, elle ne le peut à travers champs sans encourir les foudres paysannes, sauf à l'étroite période où l'on n'a pas encore semé, où la terre repose sous la croûte de gel matinal. Champs à perte de vue, vertige de la plaine ? même pas. Outre les fermes, on peut y rencontrer quelques-unes de ces affreuses maisons tuilées de rouge qui accablent l'œil quand nous

traversons en chemin de fer la banlieue parisienne. Dans la descente sur Versailles l'architecture est beaucoup plus supportable, tempérée par de très beaux arbres et un fouillis d'herbes et de buissons.

Non loin du fort, un épicier fait buvette. Il vend de l'aspirine, des journaux, prélude aux drugstores d'Amérique du Nord et filiation certaine de ces colporteurs qui vendaient à la fois les aiguilles, les baumes, les missels, les canifs, les images d'Epinal, les foulards de Smyrne... A cette buvette, il se réunit quotidiennement, temps fauché sur un quartier libre et sentinelle soudoyée, un groupe kaki qui boit l'anis avant l'heure de la soupe.

Le fort lui-même offre un peu plus de charme qu'une casemate et un peu moins de mystère que le fort Bastiani. En fait de mystère on est plus gâté par les lycées parisiens et départementaux, de ceux où se levèrent en uniforme et au son du tambour des gamins que l'eau froide ne réveillait ni la messe, allant ânonner la géométrie aristotélicienne, les chefs-lieux de départements, le *De viris*

et où, à l'instant où j'écris, d'autres héritiers de splendides secrets ont pris possession de caves inconnues ; ils y fument en cachette un mauvais tabac et lisent Sade à la bougie. La vie ordinaire nous conduit des lycées aux casernes, et des casernes au fort de Bruques. On jette des peaux de mouton sur de jeunes lions impatients. Etes-vous dégoûtés ? Quittez les Ardennes et les fumées de Paris, vendez des esclaves et de la poudre à fusil. Tandis qu'au fort de Bruques de grands oiseaux noirs défont le ciel laiteux, de jeunes poètes emprisonnés changent la vie derrière leurs pupitres.

Le fort se dressait... et non ! il ne se dresse pas, le fort, il est enterré sous l'inextricable des ans, terre d'Ile-de-France et bouquets de noisetiers. Aérien-ement observé, le fort est un polygone de plusieurs hectares que recouvre entièrement la verdure et dont le tracé sombre n'est que la tranchée large de quelque quinze mètres qui l'entoure, chemin rond qu'aux abords de la porte entame l'asphalte. Si l'on se promène dans ce chemin et qu'on fait le tour du

fort, on ne manquera pas d'être frappé, et tout particulièrement aux pointes avancées du polygone, par l'aspect exactement inverse du champ libre, muraille de terre noire, d'une hauteur égale à celle des pierres érigées, et il vous arrivera de considérer la forteresse comme l'espace véritable et tout ce qui l'entoure comme une prison. De quel côté se vit le monde opaque et lent ?

En automobile, il faut klaxonner pour solliciter l'entrée et faire apparaître la sentinelle emmitouflée qui peu à peu se réchauffe à l'effort qu'elle fait pour tirer la grille. Quelquefois, au contraire, arrive la sentinelle au seul bruit du moteur, exigeant des papiers et jetant un regard soupçonneux à l'intérieur du véhicule. Alors, après vérification, contrôle, mot de passe et inspection, on vous laissera peut-être entrer et seront à votre disposition quelques secrets de la Défense Nationale...

Une fois la grille franchie, c'est un petit tunnel, petit par la longueur car la hauteur doit permettre le passage des engins de guerre. Le poste de garde donne sous la voûte. On débouche

ensuite sur un chemin pavé et herbu qui n'est pas sans rappeler, à ceux qui pérégrinèrent, les voies romaines les mieux conservées. Ce chemin conduit droit à un autre tunnel, plus grand celui-là et d'une obscurité redoutable. D'autant que, l'espace de quelques mètres, vous vous êtes trouvé à ciel ouvert entre les deux tunnels, c'est-à-dire dans l'enceinte intérieure qui forme une promenade magnifique. A gauche est le chenil qui renferme trois chiens féroces et stupides parce qu'ils voient passer durant le jour quantité de gens qu'ils sont censés chasser durant les rondes nocturnes. A droite, les écuries abritent des fagots, des instruments de jardinage, des caisses de toutes sortes, des rouleaux de câble. Mais dans les stalles vides sont encore visibles, peints au pochoir sur le plâtre écaillé, les noms des derniers chevaux : SULTAN, TRITON, THÉRAMÈNE, JUMIÈGES, VIZIR, GALOPIN. Et rien n'est plus émouvant que les noms des chevaux sinon certains mots d'amour, certains.

*
**

On n'aborde pas sans crainte le tunnel qui fait face à l'entrée et s'ouvre après le chemin intérieur. Nul ne peut dire combien il mesure. Il est très long pour certains, dérisoirement court pour d'autres, cela ne dépend pas d'un système fantastique qui permettrait de l'allonger ou raccourcir à volonté — or il n'exista rien d'aussi ingénieux dans les prisons inquisitoriales, ou celles de Piranèse, ni à Csejthe, ni au château Lacoste ou à Tiffauges, à plus forte raison dans un fort assurément recensé et fréquenté à quelques lieues de Paris —, mais du temps qu'on met à le traverser, requis par des détails sans importance. Car l'air y est sombre, humide, des fils électriques distribuent des lampes jamais allumées, les deux extrémités fournissant paraît-il assez de lumière. On y sent la moisissure et le salpêtre. Des portes solides, à intervalles réguliers, donnent l'impression de n'être manœuvrées que rarement. Une sorte de trottoir étroit court sur un seul côté. Atmosphère de cave assez répugnante, de souterrain fré-

quenté, atmosphère d'angoisse moins le mystère telle qu'en peut produire la bizarrerie des sites abandonnés un temps, puis réinvestis par des vivants qui ne s'occupent point de fantômes. Le sol est à la fois spongieux à cause de l'humidité et ferme à cause d'un ancien trafic qui a tassé le sol au point de lui faire accuser une dénivellation en son milieu. L'obscurité est très réelle à cet endroit, la dépression fait monter les lueurs extrêmes à des hauteurs telles, que si le jour est aigre, si le brouillard s'obstine, on peut se croire éclairé nuitamment par deux astres pâles et opposés. Le trajet se termine quand on discerne à nouveau les fils électriques qui disparaissent dans le lierre vert et rouge tremblant au vent d'automne.

On émerge sous une pendule d'un modèle connu des prisonniers de l'administration pour qui l'heure sanctionne irrévocablement le début et la fin des choses, chiffres noirs sur fond blanc, aiguilles sans fantaisie, fonctionnement électrique, nom de la marque enfin : *Brillié*. Pour le profane, tant il l'a vu au fronton des gares et des bâtiments

publics, ce sigle est aux horloges électriques ce qu'est le mangeur de feu à la ouate thermogène, le bonhomme de caoutchouc aux pneumatiques automobiles. La pendule est encastrée dans un mur de soutènement. Des milliers de mètres cubes de terre recouvrent le tunnel, herbes, ronces, buissons et arbustes, fleurs aussi, mais que pèsent les fleurs ?

On fait face au bâtiment principal, et en même temps qu'on est au cœur du fort de Bruques on en est à l'extrémité, comme si rien n'existait plus derrière ce mur ordinaire, ni redoute ni chicane, comme si l'implantation même de ce bâtiment le préservait d'un coûteux système défensif quelques pas plus loin nécessaire, comme s'il n'y avait pas d'au-delà, de possibilité jamais d'envisager le fort sous un angle menacé. En fait : un décor de théâtre intitulé *A l'intérieur du fort*, exactement reproduit, calculé, imité, au point d'être proportionnellement sans différence aucune avec le vrai fort, mais d'où sont absents certain frémissement de l'oiseau migrateur et l'immobilité lourde et gluante de la pierre noire et, à qui se heurte aux toiles peintes

sur cadre de bois, une réalité autre, cin-
tres disparus, jeu de lumière caché,
herse escamotée, une réalité terrible et
fragile qui peut se deviner hors du fort
sur les cartes d'état-major achetées un
jour de désœuvrement à la librairie mili-
taire Lavauzelle, boulevard Saint-Ger-
main.

Il est des régions sublimes qu'insulte
la mémoire, sentions-nous se refermer
au-delà des murs gris l'espace griffé du
désir, l'amour étreignant nos cœurs,
« Fort de Bruques », parfum en flacon
aux devantures des boutiques du huitième
arrondissement — toutes arborant
sans exception le Mercure lauré d'une
carte de crédit américaine —, lande,
pins, terre gorgée de pluie, fougères,
arsenal forestier des parfumeurs de
Grasse ?

Au sortir du tunnel, sur la gauche,
existe un renforcement parallèle, abri-
tant le logement d'un maréchal des logis
réunionnais qui montre volontiers les
photographies de sa progéniture, et qui
passe pour champion au tennis de table.
A l'œil, le fort n'existe en son entier
qu'au vingt-millième, cartes encore, et le

margis rêveur d'îles tient précisément dans ses affaires des reproductions de cartes marines anciennes, de portulans tels qu'en offrent les compagnies de navigation, illustrés naïvement d'animaux bizarres, de nègres farouchement armés, de caravelles plus grosses que les îles Maurice et Bourbon. Et de même que le cybersol se meut avec une lumière suffisante, au fond de son logis sans fenêtre, le Réunionnais montre ses dents et rit à la vue de ces cartes, souvenirs de papier, faux soleils enterrés.

Il parle sans arrêter, et au narré de ses malheurs conjugaux on sourit d'une façon incrédule. Ils sont, ses malheurs, d'une sorte qui ne touche point le cœur tellement ils paraissent proches de l'in-vraisemblance qu'accentue encore l'accent créole, le fin du fin de Saint-Denis. Le *margis* récolte des bourrades au lieu des sourires et de la pitié. Il n'est pas loin de penser que les gens de métropole ont l'esprit drôlement fait, qui ne compatissent point mais rien de votre infortune. Il ignore que, parmi les effets de la civilisation, il en est un qui est de détourner les choses de leur destination

primitive, de les amplifier, d'en faire le commerce, ainsi de l'Industrie des Emotions, et pourquoi pleurerait-on aux malheurs conjugaux d'un sous-officier de cavalerie quand il coule tous les soirs des torrents de larmes au Gaumont-Palace pour les aventures hollywoodiennes d'une princesse que chacun, ah oui, voudrait consoler ? (Il me sera donné l'occasion plus tard d'aimer une belle actrice fatale.)

C'est parfois au regard errant comme si le fort n'existait plus. A main droite une petite colline est hérissée de pancartes indiquant la nature des munitions et la date de leur enfouissement. Ainsi, plusieurs mois durant, on essaye leur résistance à l'humidité. Ici se perfectionne la mort sourde. Il se tient au fort un catalogue de ces accidents survenus sur les plages de débarquement et les anciens lieux de bataille où les enfants déterrent des engins de guerre rouillés mais meurtriers encore. Tandis qu'un glaive déterré dans une fondrière limougeaude ne découperait plus aujourd'hui les pages d'un roman, on s'emploie à ce que des mines puissent sauter sous les

jambes des chevaux, sous la pelle des archéologues, alors que la paix sera paraphée depuis deux ou trois décennies.

Au rez-de-chaussée fonctionne la sorcellerie industrielle. On mesure ici les taux de résistance au chaud, au froid, à l'humidité, aux pressions et torsions de toutes sortes, d'engins de guerre jamais nommés grenade, mine, bombe ou roquette, mais numérotés.

C'est un laboratoire sans verrerie manipulée, sans éprouvettes ni cornues bouillonnantes. Les machines, de taille énorme, se présentent comme des placards métalliques avec vitrines et boutons. Un homme suffit à assurer leur marche. Un autre relève à intervalles réguliers des chiffres sur les cadrans ou coche un papier millimétré qui se déroule lentement. Ce n'est d'ailleurs point un spécialiste mais un militaire du contingent que j'ai souvent rêvé de remplacer, afin d'inscrire les chiffres les plus fantaisistes sur les cahiers de relevés, ce qui aurait dû, selon mon rêve, reléguer au rebut nombre d'armes terribles ne satisfaisant point aux épreuves mécaniques, ni aux normes administratives.

Rien ne rompt le silence entre les murs blancs, car broyer, humecter, secouer, tout cela s'effectue sans bruit derrière des vitres, et si insensiblement qu'on peut se demander si les machines fournissent vraiment le travail attendu. Mais de temps à autre des lampes s'allument, des chiffres apparaissent dans des voyants que le préposé transcrit sur son cahier, indifférent aux alchimies silencieuses.

Quoi qu'on fasse, sortir sous l'horloge, pénétrer plus avant dans les couloirs, ceux-là pourvus de lumière, grimper l'escalier central, on revient toujours à ces machines muettes comme au cœur d'un navire. Ceux qui se rendent au fort de Bruques sont testeurs, goûteurs, amateurs et révélateurs de poudre, membres d'une société plus redoutable que celle des haschischins.

Ils ôtent leur képi, ils protègent leur front pour ne pas heurter la pierre à l'entrée du second tunnel, comme à l'entrée du temple purifiés par l'examen que fait la sentinelle d'un petit sauf-conduit barré diagonalement de tricolore, et ils passent en revue les liserons, les volubi-

lis, le lierre, le saxifrage, ou bien la neige et le ciel noir, avant de s'enfermer pour vérifier un nouveau modèle de goupille de détonateur.

(Ce qui différencie les châteaux des forts militaires, c'est que le troubadour ne viendra point frapper au second lieu, quêter avec ses jongleries et sa vielle le sourire las de la châtelaine, ou mieux qu'un sourire un morceau de bouilli à l'office, une botte de paille fraîche aux écuries, tant le lieu où je suis offre au chanteur un rébarbatif aspect qui lui ferait rentrer sa chanson dans la gorge...)

Une fois posé le fusil au râtelier, la sentinelle peut, durant la nuit, ou le dimanche, poursuivre un rêve d'amour ou une lecture extravagante, fuites que favorisent étrangement l'espace merveilleux de murailles et de verdure alternées. Paraissent si loin les fiancées, à des lieues infranchissables, que l'emploi de vague-mestre ne se tient pas ici non plus que celui de messager, et le téléphone de campagne ne dénoue plus de rubans énigmatiques. Il demeure l'absurde constance de celui qui a vraiment quel-

que chose d'unique à dire à celle qu'il aime. Et, comme par sortilège, le stylo lui échappe et souille d'une encre paresseuse la feuille vierge quasiment qui ne comporte plus alors qu'une date, celle d'hier, l'en-tête *Mon amour*, et une phrase interrompue qui est un mensonge et un serment. La sentinelle ramasse son stylo, se relit, ne trouve plus la force de continuer. Sur le bas de la page les gouttelettes d'encre sont bientôt reliées entre elles, ainsi que les graffiti qui décoorent les cabines téléphoniques et sont l'abstraite révélation de l'ennui, l'attente, l'impatience, hiéroglyphes de l'amour déçu.

La sentinelle qui rêve à haute voix, crevant sa paillasse à grands ahans de baïonnettes illusoires, c'est vous, c'est moi que tiennent les fièvres d'un grand livre lu alors que personne ne réclame à la grille et que furent sautées les rondes nocturnes, les grognements des chiens, les lueurs fantomatiques, les marches dans la boue et les ronces pérennes. Proposé à deux francs parce que souillé, déchiré, il est demeuré des mois sans doute à l'étalage du *Pont Tra-*

versé, trésor que la rue Saint-Séverin
tout entière ignore ou feint d'ignorer, ici
ouvert par la sentinelle, ici révélé :
Hécate, et ses matériaux : *Vagadu*.

CHAPITRE II

Un mois après la mort d'André Breton, nous voici revenus aux autels. Non point la rue La Fayette et l'église Saint-Vincent, mais le pic du Téide dont la neige n'avait pour moi brillé encore que sur les cartes postales et les prospectus de l'*Oficio de Turismo*. Mais Catherine, Catherine-l'autre, comment dire, vous n'êtes pas sortie des limbes romanesques. Pas encore. Les phrases ne trottent pas dans notre tête, trotter ! elles labourent, nous renversent, soc triple du discours, un soc par morceau de divinité, car ces femmes-là nous ne cessons de les mettre sur un piédestal, un soc pour chaque tête de l'hydre obscure. Catherine

toujours quittée au moment où il serait possible de raccommoder les morceaux épars. Un problème : primo, le soleil, deuxio, son degré dans le ciel, tercio, Catherine comme un bloc inamovible, le jeu consistant à placer l'ombre avec exactitude. Vous sera révélée comme à ces horloges célestes l'heure de l'amour inépuisable, de l'amour fou. L'ombre n'est jamais ajustée, la perspective est fautive, question d'équilibre. Qui a dit qu'il s'agissait d'un jeu puéril ? Ajuster dans l'image de notre vie la part d'ombre derrière la statue face au soleil ! A défaut du Téide les chiens devant l'*Atlantico*, et des visions absurdes se mêlent dans l'air de l'hiver canarien, une robe de bonze, un sari, ils seront plusieurs, foule que vomissent à intervalles les compagnies d'aviation qui promettent le sud à moindre prix, eldorado des églises minoritaires et refuge sûr pour l'or en fraude du marchand sikh. Catherine qui ne s'est pas embarquée est là quand même, je veux dire son ombre mal ajustée. On peut toujours parler de coïncidence. Des héros misérables et énigmatiques sortent de nos nuits

de lecture. Cet hiver, cette nuit, ces rues sont les mêmes qu'ont traversées naguère les troupes légères de la fiction. L'armée charitable embouche ses bugles aux carrefours. Noël pour les pauvres ! Catherine vide sa bourse de peau de toutes les pèses qu'elle contient. A l'heure que je veux, face au port, elle porte une tasse de café à ses lèvres.

Je renonce, ce n'est plus possible, les coups de téléphone espacés, les rendez-vous remis, manqués, oubliés, et les autres, générateurs de silence. Notre amour est du patchwork avec, de-ci de-là, une lueur plus vive qui éclaire le reste sombre et nous trompe. L'illusion vraie, c'est l'oubli. Je suis toujours sur le bord de certaines révélations que je retiens comme une meute intrépide et féroce. Pudeur ? Pire que le silence ces lettres que vous m'avez adressées avec deux ou trois phrases sans rêve, deux ou trois phrases sans amour et qui ne font même pas souffrir, qui ne précipitent point les retours et ne sont que de minuscules catastrophes éparpillées qui n'en forment pas une grande. Ce que vous dites toujours de vive voix sinon